
Phénoménologie de style husserlien et psychologie de la forme : Arguments *pro et contra*

Denis Seron

L'ambition de l'étude qui suit est d'explorer quelques aspects plus significatifs de la relation entre la phénoménologie de style husserlien et la psychologie gestaltiste. La question qui nous occupera prioritairement est de savoir jusqu'où il convient de suivre les psychologues gestaltistes dans leur combat contre la théorie classique de l'attention, qui forme un maillon essentiel de la phénoménologie husserlienne comme d'une bonne part de la psychologie du XIX^e siècle. Elle est de savoir, plus spécialement, si le modèle gestaltiste de l'expérience rend réellement la notion d'attention superflue pour décrire les phénomènes figuraux. Aussi notre point de départ sera-t-il une alternative entre une position de type gestaltiste et une position plus classique, assez caractéristique, notamment, de la phénoménologie de style husserlien.

Ce que j'ai en vue par l'expression "phénoménologie de style husserlien" n'est pas strictement la phénoménologie husserlienne, mais une phénoménologie préservant certains éléments minimaux et fondamentaux de la phénoménologie husserlienne, en l'occurrence le dualisme hylé-morphé et l'idée que l'intentionnalité est une activité donatrice de sens. Par "psychologie gestaltiste", j'entendrai pour l'essentiel la deuxième *Gestalttheorie* et, en particulier, l'école gestaltiste de Berlin, dont les représentants les plus connus sont Wolfgang Köhler, Max Wertheimer, Kurt Lewin et Kurt Koffka.

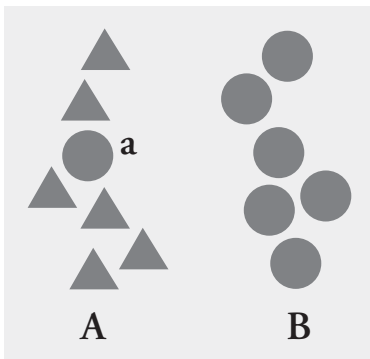
1. Critiques gestaltistes de l'attention (Rubin, Koffka)

En dépit de son indubitable puissance descriptive et de sa foncière originalité sur des questions comme celle de l'intentionnalité perceptuelle, la théorie husserlienne de l'expérience repose certainement sur des bases moins innovantes qu'on ne le croit généralement. Fondamentalement, le modèle de la perception de Husserl présente deux aspects distincts. D'abord, il s'agit d'introduire une distinction irréductible entre des synthèses passives et des synthèses actives. Ensuite, Husserl adopte sur cette distinction une position moyenne – à mi-chemin entre l'empirisme humien et l'intellectualisme caractéristique d'un certain kantisme – consistant à décrire les synthèses passives (à l'exception notable des synthèses de la conscience interne du temps) sur le modèle de l'*association* et les synthèses actives sur le modèle de l'intention objectivante au sens fort, de l'*attention*.

Dans le sillage de Mach, de Stumpf et surtout d'Ehrenfels et de Meinong, Husserl a reconnu relativement tôt, dès sa *Philosophie de l'arithmétique* de 1891 et encore au § 4 de la III^e *Recherche logique* (1901), l'existence de phénomènes figuraux inexplicables par les méthodes de la psychologie associative classique¹. Pourtant, il est douteux qu'il ait pris toute la mesure des découvertes gestaltistes et de leurs effets possibles sur la théorie de la perception. Ainsi, plus tardivement, dans *Expérience et jugement*, il continue à décrire les processus associatifs de la perception en des termes qui remontent à l'empirisme classique. Le principe associatif qui détermine exhaustivement toute synthèse passive, déclare-t-il, est la *similitude* et son opposé, le *contraste* :

C'est le phénomène de la genèse associative (*assoziative Genesis*) qui domine cette sphère de prédonation passive qui est édiflée sur les synthèses de la conscience interne du temps [...] *Toute association immédiate est association d'après la similitude*².

C'est là un premier point sur lequel la théorie husserlienne de la perception est plausiblement insuffisante et prête le flanc à une critique gestaltiste. Car c'est précisément cette conception de la structuration perceptuelle en termes de similitude qu'ont fondamentalement remise en cause les gestaltistes de la deuxième génération, en montrant que l'"appariement" par similitude était seulement une loi parmi d'autres de la structuration du champ sensible, à côté d'autres lois comme la loi de proximité, la loi de bonne continuité, etc. Ce qui ne signifie pas seulement que les analyses de Husserl sont regrettamment pauvres en regard de l'extraordinaire complexité des structurations perceptuelles mise au jour par les gestaltistes, mais aussi que ses analyses peuvent être fausses dans leur prétention à valoir généralement pour toute synthèse passive.



L'illustration ci-contre reproduit un exemple très simple de groupement associatif qui n'est pas explicable par la loi de similitude et qui, en conséquence, contredit le principe husserlien suivant lequel « toute association immédiate est association d'après la similitude ». L'exemple montre des signes s'associant – manifestement déjà au niveau des synthèses passives – de manière à former deux groupes A et B. Dans cet exemple, le fait que le rond *a* s'associe à des triangles, c'est-à-dire à des signes dissemblables, et non aux ronds du groupe B qui sont pourtant plus semblables, démontre déjà suffisamment que les deux groupes associatifs ne sont pas formés – du moins exclusivement – par similitude (ni par contraste). Il faut ainsi recourir à d'autres lois explicatives, en l'occurrence à ce que les gestaltistes appelle le principe de proximité et la loi de la bonne forme, lesquels entrent en concurrence avec le principe de similitude et finissent par l'emporter.

Cela étant dit, on peut encore se demander si le point de vue gestaltiste ne nous contraint pas à constater l'existence d'insuffisances analogues du côté, cette fois, de la conception husserlienne des synthèses actives et de l'attention, voire du côté de la dualité activité-passivité elle-même. La théorie husserlienne de l'attention, assez complexe, est actuellement abondamment discutée par les commentateurs, en particulier depuis la publication, en 2004, du volume 38 des *Husserliana* qui est en grande partie consacré à l'attention perceptuelle³. Je me limiterai ici à en énumérer sommairement trois aspects plus fondamentaux.

Un premier point important est que l'attention est fondamentalement cette part active de la perception sensible qui correspond à la "donation de sens" et à l'objectivation au sens prégnant. Les synthèses passives structurent le matériau perceptuel de manière à engendrer des motivations ou des "tendances" vers telle ou telle donation de sens, mais c'est par l'attention que je décide librement de suivre la tendance ou d'y résister. Par exemple, le canard-

1. Edmund Husserl, *Philosophie der Arithmetik*, *Husserliana* (= Hua), vol. 12, chap. 11, et Id., *Logische Untersuchungen*, Hamburg, Meiner, 2009, A230-231. Cf. Barry Smith, "Gestalt Theory: An Essay in Philosophy", dans Id. (éd.), *Foundations of Gestalt Theory*, München-Wien, Philosophia Verlag, 1988, pp. 11-80.

2. Edmund Husserl, *Erfahrung und Urteil*, Hamburg, Meiner, 7^e éd., 1999, pp. 77-78.

3. Edmund Husserl, *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit. Texte aus dem Nachlass (1893-1912)*, éd. Th. Vongehr et R. Giuliani, Hua 38.

lapin de Jastrow est structuré passivement de telle manière que je tends à y voir un lapin et à y voir un canard. Cependant l'objectivation du canard réclame encore que je prenne position et que j'opte librement, par un acte d'attention relevant de la conscience active, pour le canard *et non pour le lapin*. À la conjonction "lapin *et* canard" de la structuration passive succède alors la disjonction exclusive "lapin *ou bien* canard" de l'attention.

Un autre point à souligner est que l'attention, chez Husserl, n'est pas synonyme de position d'existence. C'est là une divergence significative avec d'autres auteurs de la même époque, comme Witasek, dont je reparlerai par la suite. Husserl appelle *intérêt* l'attention accompagnée d'une position d'existence ; l'intérêt est donc un cas particulier d'attention, à savoir l'attention doxique.

Le troisième point est que, chez Husserl, toute intentionnalité semble être pensée sur le modèle de l'attention alors même que toute intentionnalité n'est pas attentionnelle. Cela ne vaut pas seulement pour les associations passives, qui sont toujours pensées comme des potentialités d'objectivations actives, mais aussi pour d'autres phénomènes dont on pourrait penser qu'ils atténuent par principe le rôle de l'attention. L'attention est cette activité par laquelle je me focalise sur une portion du champ sensible par contraste avec d'autres. Ce qui est visé inattentivement tout autour du "centre d'intérêt" – qui est plutôt, en fait, un "centre d'attention" – constitue l'*horizon externe* de l'objet, qui a fondamentalement une structure de halo ou de marge. Or, ce qui est révélateur, c'est que Husserl pense les horizons eux-mêmes sur le modèle de l'attention objectivante, à savoir comme des potentialités de prestations attentionnelles.

La deuxième *Gestalttheorie* se veut une remise en cause radicale des modèles explicatifs de ce genre. On peut mentionner deux moments particulièrement décisifs de la critique gestaltiste des théories de l'attention. Il y a d'abord l'ouvrage précurseur *Figures perçues visuellement* du psychologue danois Edgar Rubin, publié en 1915⁴, ensuite les importantes objections de Kurt Koffka, qui en représentent un prolongement. Je commencerai par dire un mot de ces deux critiques, en empruntant quelques détours qui nous amèneront progressivement au cœur de la théorie gestaltiste.

L'essentiel de la critique de Rubin se trouve au § 14 de son ouvrage de 1915. Très sommairement, son argumentation était la suivante. Si l'on considère un champ visuel d'où se dégagent une figure et un fond, la question est de savoir ce qui fait que telle portion du champ visuel est figure et telle autre fond, mais aussi ce qui explique le fait qu'une même portion du champ visuel passe du fond à la figure ou de la figure au fond. Bref, il s'agit de savoir ce que cela veut dire être un fond et être une figure, ou encore ce qui change et ce qui demeure quand je passe du fond à la figure ou de la figure au fond. Peut-on répondre à ce type de questions en termes d'attention ? Il est tentant, en effet, de définir la figure comme cette portion du champ visuel vers laquelle mon attention est dirigée, et le fond comme cette portion du champ visuel vers laquelle mon attention n'est pas dirigée. L'enjeu des analyses de Rubin est au contraire de montrer que la notion d'attention est superflue pour répondre à ce type de questions, ou qu'elle n'explique rien, ou encore qu'elle est simplement inappropriée. Dans ce dessein, il passe en revue plusieurs définitions de l'attention, en s'efforçant d'établir qu'aucune de ces conceptions ne justifie le recours à la notion d'attention en psychologie.

4. Edgar Rubin, *Synsoplovede Figurer. Studier i psykologisk Analyse*, 1 del, Kobenhavn – Kristiania, Gyldendal, 1915. Je réfère à la trad. allem. de Peter Collett, *Visuell wahrgenommene Figuren. Studien in psychologischer Analyse*, 1. Teil, Kobenhavn – Christiania – Berlin – London, Gyldendal, 1921.

1. La première définition envisagée par Rubin pourrait être qualifiée de *pragmatique*. On pourrait tenter, en effet, de voir dans l'attention quelque chose comme une orientation vers un but, la focalisation de l'attention vers la figure devenant ainsi, dans les termes de Rubin, « la manière la mieux appropriée de se comporter pour atteindre un but déterminé, ici la saisie

de la figure »⁵. Mais Rubin avance deux arguments probants contre cette manière de voir. D'abord, « le but est quelque chose de précieux dans la vie quotidienne, pratique, mais qui est irrelevant et arbitraire du point de vue purement psychologique »⁶. Ensuite, il observe que rien n'explique *a priori* pourquoi le but pratique devrait être la saisie de la figure plutôt que celle du fond.

2. La deuxième définition est celle de l'attention comme *présence à la conscience*, qu'il attribue à Witasek. La figure serait ce qui vient à la conscience et m'apparaît avec un caractère d'existence ou de présence (*Vorhandensein*), à l'opposé du fond qui se soustrait à la conscience. Il n'est pas anodin que Rubin rattache cette conception à Witasek, qui pense l'attention indissociablement en termes de conscience et d'existence : ce à quoi je fais attention, c'est ce qui est présent pour ma conscience. Witasek décrit ce fait en des termes tout brentaniens dans ses *Grundlinien der Psychologie* de 1908 : l'attention, la saisie attentionnelle, est identique à la "fonction de jugement", et ce à quoi je prête attention est tout aussi bien ce dont le jugement d'existence est posé dans ma conscience⁷. À en croire Rubin, cependant, Witasek ne fait guère que « jouer avec les mots » et son concept d'attention, de toute façon, n'est d'aucune utilité pour clarifier la relation figure-fond, qui reste au contraire "présupposée". En effet, note Rubin, rien n'empêche de prêter attention au fond au sens où on le saisirait comme existant, ce qui suffit à montrer que l'attention n'a aucun pouvoir explicatif s'agissant des relations figure-fond.

3. Maintenant, on pourrait opposer à Rubin le fait que la notion d'attention reste utilisable dans ce contexte si on la comprend en un sens large et usuel. N'est-il pas évident que, si une figure se détache sur un fond, par exemple un triangle blanc sur un fond noir, cela est dû au fait que mon attention est dirigée vers elle ? Mais Rubin s'emploie à montrer que, même en ce sens, la notion d'attention est inutilisable. Il cite l'exemple d'un carton découpé, mettons en étoile, et déposé sur une page d'un livre : dans ce cas, observe-t-il, le carton peut très bien continuer à valoir comme figure alors même que je prête attention au texte du livre. Ce qui prouve qu'attention et figure ne vont pas nécessairement de pair. Naturellement, il reste possible d'objecter que les lettres imprimées sont encore des figures, mais Rubin rétorque, à raison, que rien n'empêche de diriger son attention sur un espace blanc de la page.

5. Edgar Rubin, *Visuell wahrgenommene Figuren*, op. cit., p. 97.

6. *Ibid.*

7. Stephan Witasek, *Grundlinien der Psychologie*, Leipzig, Dürr, 1908, p. 298.

8. Cf. Wilhelm Wundt, *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, Leipzig, Engelmann, 6^e éd., 1908, vol. 1, p. 541, cité par Edgar Rubin, *Visuell wahrgenommene Figuren*, op. cit., p. 99 ; ainsi que Wilhelm Wundt, *Grundriss der Psychologie*, Leipzig, Engelmann, 1896, réimpr. Düsseldorf, Verlag Dr Müller, 2004, pp. 245-246. Aussi Edward Bradford Titchener, *A Text-Book of Psychology*, New York, Macmillan, 1910, en particulier pp. 276-280. Je fais abstraction du fait que la conception de Wundt est en réalité plus nuancée que ne le suggère la critique de Rubin. Contrairement à d'autres comme Ernst Dürr (*Die Lehre von der Aufmerksamkeit*, Leipzig, Quelle & Meyer, 1907, pp. 10 suiv.) et dans une perspective qui remonte à la *Psychologia empirica* de Christian Wolff, Wundt n'identifie pas simplement l'attention à un degré déterminé de clarté, mais voit dans celui-ci un *effet* de l'attention définie en termes d'activité aperceptive.

4. La quatrième et dernière conception envisagée par Rubin est une certaine définition de l'attention qu'il attribue à Wilhelm Wundt. D'après cette définition, l'attention serait un degré supérieur de clarté ou de distinction, donc non pas une prestation s'ajoutant du dehors à la sensation, mais une certaine propriété *intrinsèque* de la sensation⁸. Partant, le fait qu'une portion du champ visuel ressort et devient une figure s'explique fondamentalement par un accroissement du degré de clarté. Tout en étant identiques qualitativement et/ou intensivement, des contenus sensoriels peuvent être plus ou moins clairs selon que la portion du champ visuel est figure ou fond. C'est en ce sens que Wundt voyait dans le "degré de clarté" attentionnel une "troisième dimension" à côté de la qualité et de l'intensité, les trois caractères devant être considérés comme intrinsèques et comme indépendants. Par exemple, un contenu sensoriel de type auditif a une certaine *qualité* qui fait qu'il est un vrombissement et non un coup de klaxon, une certaine *intensité* qui fait qu'il est fort ou faible, un certain *degré de clarté* qui fait qu'il est plus ou moins clair ou distinct.

Rubin commence par s'accorder avec Wundt sur le fait que le fond n'est pas pourvu d'un degré de clarté élevé. Mais cette concession est seulement partielle. En réalité, ajoute-t-il, le fond ne possède pas non plus un degré de clarté inférieur, il n'a tout simplement aucun degré de clarté parce qu'il est

tout simplement soustrait à la conscience. C'est sur cette base que Rubin adresse à Wundt une objection cruciale qui forme le noyau de la critique gestaltiste des théories de l'attention et qu'on retrouvera par ailleurs chez Koffka sous une forme un peu différente :

On ne s'accorde pas avec l'expérience quand on affirme que ce qui se passe quand un champ, de fond, se change en figure, pourrait être décrit comme un changement au cours duquel les contenus intuitifs qualitatifs resteraient inchangés ; car les deux objets vécus, qui correspondent au même champ vécu soit comme figure, soit comme fond, sont deux objets vécus totalement différents⁹.

Ce qui gêne Rubin, c'est que Wundt tient le degré de clarté et donc la relation figure-fond pour indépendants des qualités sensorielles. C'est, en d'autres termes, un certain préjugé qui est déjà l'hypothèse de constance dénoncée par les gestaltistes berlinois : Wundt commet l'erreur de présupposer des matériaux qualitatifs identiques derrière les changements figuraux. C'est là une erreur non seulement parce que cette présupposition est descriptivement inutile, mais aussi parce qu'elle n'est pas conforme à l'expérience. En fait, le passage du fond à la figure nous met en présence d'un objet entièrement différent (*gänzlich verschieden*), dont il n'y a pas lieu de présupposer l'identité à travers le passage fond-figure, sinon en raison d'un préjugé que rien ne justifie dans l'expérience elle-même. Considérons par exemple le fameux "vase de Rubin", qui provient du même ouvrage. Deux visages ressortent d'abord en tant que figures tandis que le vase forme le fond, ensuite le vase devient figure et les visages sont rejetés dans le fond. Ce que nous dit Rubin, c'est que la supposition selon laquelle c'est *le même* vase qui est d'abord fond puis devient figure est un *préjugé* qui ne se justifie pas en regard de la simple expérience phénoménale. Du point de vue de l'expérience immédiate, nous avons en réalité simplement deux "objets vécus" totalement différents.



Tous ces points seront détaillés ci-dessous au sujet de Koffka. L'essentiel, pour le moment, est que la notion d'attention, même comprise au sens d'un degré de clarté, peut être éliminée hors de la psychologie au moins en ce qui concerne la relation figure-fond. Rubin concluait ainsi la première section de son ouvrage de 1915 en déclarant :

Le résultat de ces considérations semble être qu'avec l'aide de l'attention on ne peut pas s'en tirer avec la différence fondamentale entre figure et fond. C'est une différence entièrement concrète entre deux objets vécus différents [...] Les autres différences entre figure et fond sont de même entièrement concrètes, et l'emploi du mot *attention* s'est révélé superflu. On pourrait par exemple utiliser le mot *attention* pour les conditions subjectives qu'on vient de citer. Cela s'accorderait avec le fait qu'en psychologie ce concept indéterminé de force est en règle générale employé dans des domaines qui ne font pas encore l'objet de recherches poussées¹⁰.

Autrement dit, on invoque sans rigueur une force attentionnelle pour expliquer les relations figure-fond, mais en réalité ce recours à l'attention est à la fois superflu et en désaccord avec l'expérience.

J'en viens maintenant à Koffka, dont l'article de 1922 "Perception : An Introduction to the Gestalt-Theorie", un grand classique de la littérature gestaltiste, expose également une critique de fond des théories de l'attention¹¹. S'adressant à un public américain, Koffka s'en prenait principalement à Titchener, mais ses objections rejoignent pleinement celles de Rubin contre Wundt. Ici encore, la cible est l'idée que, dans l'exemple du vase de Rubin, des ensembles phénoménaux passeraient d'un degré de clarté à un autre – ou, comme dit aussi Titchener, d'un "niveau de conscience" à un autre – *tout en restant identiques par ailleurs*. Ainsi le passage des deux visages au

9. Edgar Rubin, *Visuell wahrgenommene Figuren*, op. cit., p. 100.

10. *Ibid.*, p. 101.

11. Kurt Koffka, "Perception : An Introduction to the Gestalt-Theorie", dans *Psychological Bulletin* 19(1922), pp. 531-585. Sur Titchener, voir *supra*.

vase ou du vase aux deux visages refléterait un changement de nature aspectuelle qui n'affecterait pas l'*existence* des phénomènes eux-mêmes. Le phénomène vase continuerait à exister alors même qu'il deviendrait le fond, il serait un phénomène *constant* doté d'un degré de clarté moindre.

Cette description présente, objecte Koffka, un défaut rédhibitoire, c'est qu'elle s'appuie sur un présupposé hypothétique qu'on ne peut justifier par aucune observation. Car l'expérience ne permet pas d'affirmer qu'il existe un phénomène vase devenu moins clair, ou passé à l'arrière-plan, mais en réalité, quand ce sont les deux visages qui se détachent, le phénomène vase n'existe plus du tout¹². Et en effet, comment un phénomène, une *apparition* sensorielle, pourrait-il continuer à exister après avoir *disparu*? D'après Koffka, la théorie de l'attention est tout entière une extrapolation injustifiée qui est censée résoudre la contradiction selon laquelle « quelque chose qui, puisqu'un stimulus correspondant existe, doit être là phénoménalement, n'est pas observable ». À l'en croire, les partisans de l'attention raisonnent de la manière suivante : 1. puisque les stimuli physiques demeurent constants, il faut aussi que le phénomène psychologique demeure constant (hypothèse de constance) ; 2. or cela oblige à présupposer un phénomène non apparaissant, ce qui est absurde ; 3. donc on présume que le fond est un phénomène doté d'un degré de clarté moindre, un phénomène qui continue à être là phénoménalement, à apparaître, mais auquel on ne prête pas attention.

Je fais l'impasse sur la solution de Koffka au problème figure-fond en termes de "centre de l'intérêt" et de "dépendance fonctionnelle" – solution qui est spécifiquement la solution gestaltiste et qui sera d'ailleurs reprise par Gurwitsch contre Husserl. Un point important, à ce stade, est que les critiques de Rubin et de Koffka sont typiquement de nature empiriste au sens fort. Elles illustrent très bien le fait que la deuxième *Gestalttheorie* – comme, d'ailleurs, la phénoménologie husserlienne – est née d'une exigence accrue d'empiricité et peut être considérée comme un courant empiriste radical, dont Barry Smith a montré qu'il était directement apparenté au positivisme de Mach et du Cercle de Vienne¹³. Les gestaltistes berlinois revendiquaient un point de vue "phénoménologique", au sens où ils entendaient ne pas outrepasser les données de l'expérience phénoménale immédiate et éradiquer hors de la psychologie tout présupposé non fondé dans l'expérience immédiate.

2. La critique gurwitschienne de Husserl

Une telle critique radicalement empiriste aurait sans doute des effets désastreux si on la tournait contre la phénoménologie de Husserl, qui se veut elle-même une entreprise de retour "aux choses mêmes" dans l'esprit de la psychologie empirique de Brentano. Aussi bien la réduction phénoménologique, issue historiquement de l'empirisme positiviste d'Avenarius et de Mach, que le "principe des principes", qui établit la phénoménologie au rang d'empirisme généralisé, ont pour fonction d'éradiquer toute construction non fondée dans l'expérience et de permettre un examen de ce qui m'apparaît *simplement en tant qu'il m'apparaît*, c'est-à-dire un examen *purement phénoménologique* de la conscience phénoménale. Or, une telle critique gestaltiste de la phénoménologie husserlienne (ou de style husserlien) a effectivement été tentée par Aron Gurwitsch. Sans entrer dans le détail de la théorie gurwitschienne de la perception, je me bornerai à en dégager l'argumentation générale sur les mêmes problèmes.

Pour l'essentiel, la critique de Gurwitsch consiste d'abord à montrer que Husserl – au même titre que la première *Gestalttheorie*, estime-t-il de façon moins évidente – en est resté au dualisme et à l'hypothèse de constance de la psychologie traditionnelle, ensuite à corriger la phénoménologie husser-

12. Cf. *ibid.*, p. 560 : « Cependant il n'y a plus une description de fait, mais une interprétation hypothétique. Car je ne peux décrire que ce que je peux observer, ce qui est là devant moi, et dire que la figure est à un si bas niveau de conscience qu'elle n'est pas observable, cela n'est pas une description de ce qui est présent, même si au moment suivant je peux refaire l'expérience de ce qui, sur le moment, était inexistant. »

13. Barry Smith, *Austrian Philosophy. The Legacy of Franz Brentano*, Chicago – LaSalle, Open Court, 1996, chap. I.

lienne dans le sens de la deuxième *Gestalttheorie*. En un mot, le diagnostic de Gurwitsch est le suivant : Husserl a reconnu et intégré, dès 1891 dans sa *Philosophie de l'arithmétique*, les découvertes de la première génération gestaltiste. En outre, la méthode de la réduction phénoménologique l'a fait accéder à un point de vue purement phénoménologique qui est aussi celui de la deuxième *Gestalttheorie* et qui doit être conservé. Cependant, Husserl aurait reculé, finalement, devant la nécessité de rejeter l'hypothèse de constance et le dualisme psychologique, la marque la plus caractéristique de ce recul étant, dans les *Idées I*, le dualisme de la hylé et de la morphé. Pour reprendre l'expression utilisée par Gurwitsch dans son texte de 1929 "Phénoménologie de la thématique et de l'ego pur", le dualisme hylé-morphé est le "pendant phénoménologique" (*phänomenologisches Pendant*) de l'hypothèse de constance¹⁴. Ce qui signifie, comme l'écrit Gurwitsch en termes husserliens, que Husserl est resté captif de présupposés réalistes de l'attitude naturelle, en persistant à présupposer un matériau sensoriel pré-donné, qui demeurerait constant "sous" ou "derrière" les variations phénoménales de nature figurale. Bref, la réduction phénoménologique *bien comprise* implique en réalité, contre Husserl lui-même, l'abandon du dualisme psychologique.

Si elle est correcte, cette critique appelle en tout cas d'importantes nuances et elle n'est manifestement valable qu'à l'intérieur de certaines limites. Dans son article du *Cambridge Companion to Husserl*, Kevin Mulligan rappelle très opportunément une distinction due à Holenstein entre une version "empiriste" de l'hypothèse de constance, qui pose l'existence d'une corrélation constante entre les excitations et les sensations, et une version "intellectualiste", qui postule l'existence d'un donné sensoriel constant "sous" les disparités figurales affectant les contenus perceptifs¹⁵. Or, il rappelle aussi avec raison que la première version était rejetée expressément par Husserl au § 14 de la V^e *Recherche logique*, et il exprime aussi quelques réserves au sujet de la version intellectualiste.

On voit mal comment Gurwitsch lui-même aurait pu ne pas s'accorder avec Mulligan s'agissant de la version "empiriste" de l'hypothèse de constance. Assurément, Gurwitsch ne prétend pas que Husserl serait un partisan de l'hypothèse de constance au sens où le sont les psychologues naturalistes :

Bien sûr, déclare-t-il dans la *Théorie du champ de la conscience*, sous le régime de la réduction phénoménologique, il ne saurait être question de considérer des données de conscience comme dépendant causalement des stimulations des organes des sens, ou des processus nerveux [...] <Chez Husserl,> c'est comme si l'hypothèse de constance intervenait subrepticement dans les investigations phénoménologiques. Rien n'illustre mieux la prise que l'hypothèse de la constance a sur la pensée psychologique et philosophique, que cette apparition de notions qui en découlent directement, à l'intérieur d'un contexte théorique qui l'exclut par définition¹⁶.

L'idée est toujours la même. Le point de vue purement phénoménologique tel que Husserl l'a défini par sa théorie de la réduction "exclut par définition" l'hypothèse de constance, mais Husserl est resté, malgré cela, prisonnier de l'hypothèse de constance au sens large, en conservant une certaine manière de voir dualiste qui, sans être elle-même naturaliste, est redevable de la psychologie naturaliste et n'est pas justifiable du point de vue purement phénoménologique. On comprend dès lors que la révision en profondeur de la théorie husserlienne de la perception devra passer, chez Gurwitsch, par une critique frontale du dualisme hylético-noétique et donc, à plus forte raison, par le rejet de ce qui, chez Husserl, incarne l'hypothèse de constance, à savoir d'une certaine conception de la hylé. Gurwitsch s'estime proche, sur ce point, de Sartre et de Merleau-Ponty, et la *Théorie du*

14. Aron Gurwitsch, "Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich", *Psychologische Forschung* 12 (1929), p. 343.

15. Kevin Mulligan, "Perception", dans B. Smith et D. W. Smith (éds.), *The Cambridge Companion to Husserl*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, pp. 190-191.

16. Aron Gurwitsch, *Théorie du champ de la conscience*, Paris, Desclée de Brouwer, 1957, p. 220.

champ de la conscience de 1957 se réfère expressément aussi bien à la critique du dualisme hylé-morphé dans la *Phénoménologie de la perception* qu'à la critique sartrienne de la hylé dans l'introduction de *L'Être et le néant*¹⁷.

En se limitant à l'essentiel, on pourrait dire que la thèse principale de Gurwitsch est la suivante : « L'organisation interne du perçu se révèle être une unité par cohérence de Forme »¹⁸. C'est l'*objectivation perceptuelle* qui est ici en question. Gurwitsch entend réfuter l'idée husserlienne que les contenus hylétiques sont en soi dépourvus de sens, donc insuffisants pour constituer un objet, ou encore l'idée qu'il faut y ajouter une prestation attentionnelle active. Ainsi la critique de l'hypothèse de constance dans sa version hylétique va de pair avec une critique du dualisme de la passivité sensorielle et de l'activité objectivante. Gurwitsch attaque ce schéma sur ses deux flancs, contestant à la fois la thèse suivant laquelle les contenus sensoriels sont dépourvus de sens et la thèse suivant laquelle l'unité du sens intentionnel serait surajoutée du dehors à des matériaux sensoriels indistincts. Par là, c'est bien le fondement même de la phénoménologie husserlienne qui se trouve menacé, à savoir la théorie de l'intentionnalité elle-même. Comme l'écrit Gurwitsch, « la notion d'intentionnalité, fondamentale pour la phénoménologie, doit, elle aussi, être soumise à une réinterprétation pour devenir indépendante de la conception dualiste de la conscience, avec laquelle elle est en quelque sorte liée chez Husserl »¹⁹.

Le résultat de cette remise en cause est qu'à la dualité husserlienne de la hylé et du noème, Gurwitsch substitue un concept *moniste* de "noème perceptif". Le noème perceptif de Gurwitsch conserve à la fois quelque chose de la hylé husserlienne et quelque chose du noème husserlien : il est une unité objective, mais il est aussi purement perceptuel, purement individuel, "concret" comme disait Koffka, et non idéal comme le noème husserlien. Ou encore, il est une unité objective intégralement réductible à la structuration figurale interne du matériau sensoriel *in concreto*. Oublions donc la hylé, oublions la corrélation noèse-noème définie, par opposition à la hylé, comme ce qui donne du sens à un matériau sensoriel par soi insignifiant. En réalité, l'expérience est d'emblée, immédiatement dotée d'un sens qui n'est pas surajouté du dehors à quelque chose qui le précéderait, mais *intrinsèque* au champ sensible comme le sont les structurations figurales.

C'est en ces termes que Gurwitsch entend rendre compte de l'unité de l'objet perçu. Reprenant à son compte l'anticipation protentionnelle de Husserl, il s'emploie d'abord à montrer que les relations noétiques d'anticipation sont équivalentes à des relations noématiques d'"interdépendance fonctionnelle". Les noèmes perceptifs sont reliés entre eux par des relations fonctionnelles de manière à former des "système à structure fonctionnaliste"²⁰. Un "système à structure fonctionnaliste" se définit comme un tout dont les constituants ont une "signification fonctionnelle", c'est-à-dire une signification qui n'est *rien de plus* qu'une certaine fonction à l'intérieur du tout : par exemple la signification "membre droit d'une paire" ou "point terminal droit d'un intervalle"²¹. Comme de juste, cette signification fonctionnelle est à nouveau quelque chose d'intrinsèque et d'homogène aux apparitions sensibles. Or, ce qui nous intéresse, c'est que Gurwitsch juge ces observations déjà pleinement suffisantes pour penser la constitution d'un objet perçu. L'objet perçu est entièrement réductible à un système de relations gestaltistes unissant des noèmes perceptifs. Le "groupe systématique cohérent" des noèmes perceptifs, écrit Gurwitsch dans la *Théorie du champ de la conscience*, est l'"équivalent en termes de conscience de la chose réelle perçue"²².

17. *Ibid.*, p. 238, n. 2 (citant Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 464) et p. 220, n. 1.

18. Aron Gurwitsch, *Théorie du champ de la conscience*, op. cit., p. 220.

19. *Ibid.*, p. 221.

20. *Ibid.*, p. 178.

21. *Ibid.*, p. 101.

22. *Ibid.*, p. 230.

3. Arguments en faveur du dualisme phénoménologique

Après avoir énuméré un certain nombre d'objections contre le dualisme phénoménologique de style husserlien, il convient maintenant de citer quelques contre-arguments plaçant en sa faveur. Ici encore, les questions sont si complexes que je devrai me limiter à quelques remarques de caractère général.

1. Une première remarque importante est que la conception gestaltiste de l'objectivation est franchement inconfortable, voire singulièrement problématique au moins dans certains cas. Comme je viens de le rappeler au sujet de Gurwitsch, cette conception est que l'objectivation n'ajoute rien à la structuration figurale du champ sensible. Il n'y a pas de sens objectif s'additionnant du dehors à un matériau sensoriel pré-objectif, mais l'objet perçu n'est rien d'autre que les "apparences perceptives" elles-mêmes agencées en systèmes fonctionnels conformément aux lois gestaltistes. Or, pour que la conception gestaltiste fonctionne, il faut comprendre cette thèse au sens fort. La présence d'une "unité par cohérence de Forme" doit être non seulement une condition nécessaire, mais aussi et surtout une condition *suffisante* de l'objectivation perceptuelle. La structuration figurale, écrit Gurwitsch dans la *Théorie du champ de la conscience*, doit être "la condition transcendante suffisante de l'existence des choses réelles"²³.

Or, cette dernière thèse est éminemment problématique. Dans le vase de Rubin, par exemple, j'ai *deux* "groupes systématiques" et pourtant *un seul* de ces groupes donne lieu à une objectivation : soit c'est le vase qui est objectivé et le reste constitue le fond, soit ce sont les deux visages. Or, cela suffit pour montrer que la présence d'un groupe systématique donné n'est pas une condition suffisante pour l'objectivation. En l'occurrence, il y a ici un groupe systématique qui ne donne pas lieu à une objectivation, à savoir le groupe – tantôt le vase, tantôt les deux visages – qui forme le fond.

2. Cette première remarque critique peut, me semble-t-il, être généralisée et approfondie, en écho à certains passages de la *Phénoménologie de la perception* où Merleau-Ponty rompt expressément avec la conception gestaltiste *stricto sensu*. Je songe spécialement au fait que la notion gurwitschienne de renvoi anticipatif semble trop faible et trop large pour décrire les mécanismes d'objectivation perceptuelle. Supposons que je voie un gros nuage noir. Je m'attends à voir un autre aspect du nuage si je change de point de vue ou si sa forme ou sa localisation se modifient. Mais je m'attends aussi à ce qu'il pleuve. La perception visuelle du nuage me fait anticiper une autre perception encore seulement potentielle, la perception de la pluie. Pourtant, l'apparition du nuage et l'apparition de la pluie ne sont pas deux apparitions *d'un même objet*. Il y a donc des cas où les relations de renvoi anticipatif ne constituent pas d'unités objectives et où elles s'accompagnent, au contraire, de différences objectives, comme entre le nuage et la pluie. Or ce fait révèle quelque chose qui ressemble à un raisonnement circulaire. Pour savoir quelle chose se manifeste par tel noème donné N, nous dit Gurwitsch, il faut savoir à quel système de renvois appartient N. Mais comment sait-on à quel système de renvois appartient N ? Comme on l'a vu, les noèmes sont intriqués dans toutes sortes de relations de renvoi qui ne reflètent pas toujours des unités objectives. Il semble donc nécessaire, avant toutes choses, de faire la différence entre les renvois qui sont constitutifs d'unités objectives et ceux qui ne le sont pas. Mais manifestement, pour faire cette différence, il faut d'abord savoir si les noèmes perceptifs sont des apparitions d'une même chose. Par exemple, pour savoir si la relation de renvoi entre l'apparition du nuage et l'apparition de la pluie est constitutive de l'unité d'un objet identique qui apparaîtrait dans les deux apparitions, je dois d'abord

23. *Ibid.*, p. 231.

savoir s'il y a effectivement un même et unique objet qui apparaît en elles. D'un côté Gurwitsch nous dit que pour savoir quelle chose se manifeste par tel noème donné N, il faut savoir à quel système de renvois appartient N ; mais il y a de bonnes raisons de penser que pour savoir à quel système de renvois (relevant) appartient N, il faut d'abord savoir quelle chose se manifeste par le noème N.

Cette objection ne fait que renforcer l'opinion suivant laquelle la présence d'un système fonctionnel n'est pas une condition suffisante pour l'objectivation. Elle converge par ailleurs assez bien avec une remarque de Merleau-Ponty au chapitre III de la deuxième partie de la *Phénoménologie de la perception* :

Quand je regarde devant moi les meubles de ma chambre, la table avec sa forme et sa grandeur n'est pas pour moi une loi ou une règle du déroulement des phénomènes, une relation invariable : c'est parce que je perçois la table avec sa grandeur et sa forme définie que je présume, pour tout changement de la distance ou de l'orientation, un changement corrélatif de la grandeur et de la forme, – et non pas l'inverse²⁴.

En clair, en tenant d'expliquer les changements phénoménaux exclusivement par les lois d'organisation figurale, Gurwitsch et les gestaltistes oublient que ces lois sont des lois *de transformation* qui, comme telles, présupposent qu'il y a quelque chose qui se transforme.

3. Je conclus par une dernière remarque, elle aussi de caractère très général, qui concerne l'hypothèse de constance. Il est impossible, faute d'espace, de lui réserver ici un traitement suffisamment détaillé, et je la mentionnerai comme une piste pour de possibles prolongements. Mon idée est que la théorie brentanienne et husserlienne de l'intentionnalité peut en réalité être lue, quoi qu'en pense Gurwitsch, comme un argument fort aussi bien contre l'hypothèse de constance que pour le dualisme phénoménologique. Ce qui implique que Gurwitsch aurait tort sur deux points au moins : d'une part la phénoménologie de style husserlien, telle que je l'ai définie minimalement au début de cette étude, n'est pas essentiellement sous l'emprise de l'hypothèse de constance, d'autre part le dualisme phénoménologique n'implique pas l'hypothèse de constance.

Pour comprendre ce point, il faut partir de ce que la littérature appelle la "thèse de l'intentionnalité", ou "thèse de Brentano". Cette thèse est fondamentalement une thèse ontologique. Dans sa formulation husserlienne, à laquelle je me limiterai et qui est légèrement différente de celle de Brentano, elle stipule que tout acte psychique "concrètement complet" est intentionnel, c'est-à-dire doté d'un contenu intentionnel. Plus précisément, un vécu, un objet psychique au sens le plus général, ne peut exister *in concreto* qu'en tant qu'il est doté d'un contenu intentionnel ou en tant qu'il est une partie dépendante d'un acte intentionnel existant *in concreto*. Pour le dire autrement : quand je sou mets le psychique à l'analyse psychologique, donc quand je le décompose en parties, ses éléments ultimes sont toujours intentionnels. Lorsque je pousse l'analyse jusqu'à son terme, les parties les plus petites pouvant exister isolément sont encore nécessairement des actes intentionnels avec la structure minimale hylé-noème-noèse.

Ramenée à sa plus simple expression, la thèse de l'intentionnalité signifie donc ceci : il est incorrect de supposer – comme le faisait Wundt, par exemple – l'existence de vécus qui seraient pré-objectivants, plus originaux que l'intentionnalité, mais tout vécu est, par essence, d'emblée intentionnel. Or, cette remise en cause est manifestement tout à fait comparable au rejet gestaltiste de l'hypothèse de constance. Il s'agit de rejeter l'hypothèse suivant laquelle il existerait une "expérience immédiate" en soi dépour-

24. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p. 348, cité dans Aron Gurwitsch, *Théorie du champ de la conscience*, op. cit., p. 240.

vue de sens, des éléments impressionnels demeurant constants pour des associations différentes et pouvant supporter des visées intentionnelles différentes. Mais le fait remarquable, ici, est que c'est justement le dualisme qui joue contre l'hypothèse de constance, exactement à l'inverse de ce que dit Gurwitsch.

La question à poser concerne maintenant le statut de la hylé dans le contexte de la thèse de l'intentionnalité ainsi comprise. Que les éléments ultimes de l'analyse psychologique doivent être, comme on l'a dit, des actes intentionnels complets avec la structure hylé-noèse-noème, cela entraîne que la hylé doit se situer en deçà des éléments psychiques ultimes et qu'en un certain sens, à première vue paradoxal, on peut donc poursuivre l'analyse en deçà des éléments ultimes. L'irréductibilité de l'intentionnalité selon la thèse de l'intentionnalité signifie qu'on ne peut pas décomposer l'acte psychique en parties concrètes, en "fragments". Par essence, les parties de l'acte psychique que sont tel contenu hylétique ou telle *intentio* ne sont pas des parties concrètes. Néanmoins, il reste possible d'envisager l'existence de parties *abstraites* de l'acte psychique, de "moments" au sens des *Recherches logiques*. Précisément, la hylé ne peut être, dans ce contexte, qu'une telle partie abstraite, qu'une *abstraction* résultant d'une idéalisation. Elle n'est pas un élément psychique ultime, mais le résultat d'une "quasi-analyse" des éléments psychiques ultimes que sont les actes intentionnels. J'ai employé à dessein le terme de "quasi-analyse", parce que je pense que la méthode qui se dessine ici est typiquement la méthode de quasi-analyse du jeune Carnap²⁵. Sans doute, les éléments psychiques ultimes sont par définition inanalysables, mais ils demeurent quasi-analysables au sens où on peut en extraire des moments idéaux. Or, en dépit d'évidentes divergences, cette manière de voir s'accorde avec celle des gestaltistes sur deux points : d'abord les éléments psychiques ultimes ne sont pas des sensations pré-objectives, ensuite les données hylétiques n'existent elles-mêmes qu'en tant que parties abstraites, c'est-à-dire par leur "signification fonctionnelle" au sens de Gurwitsch.

Enfin, il faut aussi noter que cette interprétation confère à la *constance* hylétique chez Husserl un sens nouveau et très différent de celui de la constance sensorielle dans l'hypothèse de constance. Désormais, on peut continuer à dire qu'il y a, quand on passe des deux visages au vase et inversement, quelque chose de "constant", sans avoir besoin pour autant d'expliquer cette constance par la présence de données sensorielles constantes. "Constance" signifie désormais seulement que la perception du vase et la perception des deux visages ont en commun une certaine partie abstraite, qu'un certain caractère reste identique quand on passe de l'un à l'autre, ou encore que le phénomène, réfléchissant sur ses propres vécus, peut dégager un *invariant* se répétant dans plusieurs perceptions individuelles. La constance des données hylétiques n'est plus la constance d'impressions s'exerçant continûment, mais l'identité d'un moment idéal pour plusieurs individus.

Denis Seron

25. Rudolf Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, Hamburg, Meiner, 1998, principalement §§ 67-74 (*La Construction logique du monde*, trad. fr. Elisabeth Schwarz et Thierry Rivain, Paris, éd. J. Vrin, 2002).